

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE :
Paul LeMoyné de Martigny

LE NUMÉRO : UN SOU
L'ABONNEMENT : 75 SOUS PAR ANNÉE.
Les abonnés recevront le journal par la poste.

Les manuscrits non insérés seront rendus sur demande.

Les articles seront signés et les auteurs responsables.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
71, rue Saint-Louis, 71
MONTREAL, P. Q.
TELEPHONE BELL, MAIN 3840

Annonces commerciales ou demandes d'emploi, 10 sous la ligne.

Réclames, taux spéciaux.

JOURNAL POPULAIRE

Ni vendu ni à vendre à aucune faction politique

PARAISANT LE DIMANCHE

CROQUIS D'ACTUALITÉ

MOUVEMENT STRATÉGIQUE



Pour plusieurs raisons militaires, trop longues à énumérer, la colonne du général Warren a jugé à propos de se retirer de Spion Kop.

(Dépêches anglaises.)

L'ARGENT DES AUTRES

La Grève de Valleyfield

La grève ! mot sinistre faisant peur au plus brave des ouvriers qui, pour en avoir fait l'expérience, sait ce qu'il signifie.

La grève c'est la misère ; la maison sans pain, sans feu ; les engagements, les dettes nous mettant à la merci des hommes de loi et souvent à la porte du pays.

La grève, c'est la guerre économique avec ses victimes aussi nombreuses que celles de la guerre à coups de canon.

L'ouvrier le sait ; aussi n'a-t-il plus recours à ce moyen de défense extrême que lorsqu'il est poussé dans ses derniers retranchements.

Il sait ce qui l'attend. Il sait que, même victorieux, il perdra plus qu'il ne pourra gagner ; mais il fait grève tout de même pour protester, pour affirmer un principe, en assurer le triomphe, ou enfin pour empêcher l'aviissement des salaires.

C'est pour cette dernière raison que des ouvrières de la manufacture de coton de Valleyfield se sont mises en grève.

Elles gagnaient de \$3 à \$6 par quinzaine, en travaillant aux pièces et en fournissant de longues journées de travail. Les petits salaires font les gros dividendes : toujours l'argent des autres !

Elles ont cru, elles aussi, que si le commerce et l'industrie prospéraient comme le disent les journaux ; que si l'argent coulait comme l'eau du Saint-Laurent ; que si le bien-être, l'aisance, la richesse augmentaient au Canada, elles pouvaient, sans afficher trop de prétentions, réclamer quelques sous de plus par jour.

Elles avaient tort ; les salariés ont toujours tort, du moins ce sont des patrons qui le disent, de croire qu'ils ont le moindre droit aux bénéfices qu'apportent les temps prospères.

La prospérité pour l'ouvrier se traduit par un plus grand nombre d'heures de travail, par moins de chômage ; mais rarement par une augmentation de salaire.

Les ouvrières de Valleyfield ont pensé le contraire et se sont mises en grève pour tâcher

d'obtenir, pour un travail dur et pénible, un salaire leur permettant de vivre honorablement.

L'histoire serait banale si elle n'était émaillée d'un incident heureusement sans précédent.

Nous en empruntons le récit à *La Patrie* ; nous citons textuellement :

“ Comme l'ouvrage qu'elles font presse en ce moment-ci, on a donné avis à tous les parents de ces jeunes filles d'avoir à les ramener à l'ouvrage demain ou de laisser eux-mêmes l'emploi qu'ils ont à la filature, sous 15 jours.

Dans le nombre, il se trouve des frères de ces jeunes filles qui sont mariés, qui ont leurs familles et qui n'ont peut-être pas eu connaissance de la grève avant d'être notifiés d'avoir à laisser leur emploi.

“ Que pensez-vous de cette manière d'agir à l'égard des ouvrières ? ”

Si ce que dit le correspondant de notre confrère est vrai, la conduite des patrons est inqualifiable et demande l'intervention immédiate de la justice.

Il y aurait là un chantage des plus caractérisés et des plus criminels.

Forcer des ouvrières à travailler à bas prix en les menaçant, si elles quittent ou ne reprennent pas l'ouvrage, d'affamer leurs familles est un crime plus odieux encore que le meurtre de son semblable.

C'est une atteinte sans nom portée non seulement à la liberté du travail mais à la liberté du sujet.

L'accusation a été formulée, il faut qu'elle soit prouvée ou réfutée ; jusqu'ici les directeurs de la fabrique de Valleyfield n'ont demandé aucune rectification.

Le silence n'est pas de mise en pareille occasion ; le monde des travailleurs est tout entier intéressé à connaître la vérité ; il est également intéressé à la répression de pareils abus d'autorité.

Des manœuvres de cette nature mettent en péril la paix sociale et tombent par conséquent sous le coup de la justice.

Elles sortent des relations entre le travail et le capital, entre l'ouvrier et le patron, pour entrer dans les pages du code criminel. Malheureusement, aucune plainte ne sera, ne pourra être portée ; la justice ne saurait être invoquée ou évoquée par une pauvre fille gagnant \$3 par quinzaine et devant se priver de pain pour payer la mise en marche de la loi.

La justice n'est faite pour les pauvres gens que dans les pays où le ministère public défend les faibles et les pauvres au nom de la société. En l'absence de ministère public, procédant d'office, comment veut-on que les petits fassent respecter leurs droits, leur personne ?

Cette menace patronale serait d'autant plus grave qu'elle aurait été dirigée contre une population placée entre le travail forcé, pour le patron qui l'aurait formulée, et l'émigration.

Les ouvrières des fabriques isolées, placées comme celle de Valleyfield en dehors des grands centres, sont plus que les autres exposés aux exigences exorbitantes, aux prétentions déraisonnées des patrons. Ils sont pour ainsi dire fixés au sol, à la glèbe ; si le patron leur refuse du travail ils n'en peuvent trouver d'autre et il leur faut s'expatrier seuls, ou avec leurs familles, pour employer leurs bras.

C'est la ruine, la destruction du foyer, la séparation de la famille !

C'est l'asservissement de tout groupe ouvrier écarté des villes ; c'est le meilleur appoint qu'on puisse donner à l'émigration vers les Etats-Unis.

Comme on le voit le cas est grave et demande l'intervention de la justice.

Elle n'en fera rien, cependant ; la justice s'intéressant rarement aux injustices commises contre les petits et les faibles.

P. M.

(Spéciale aux DÉBATS).

Valleyfield, 4.—La journée d'hier s'est passée calmement chez les ouvrières de Valleyfield. On reprendra l'ouvrage demain matin en attendant un arrangement dans lequel chacun prévoit son profit propre. Le fait est que les promesses vont bon train et que les ouvrières subissent l'influence de deux ou trois partis opposés qui s'efforcent, chacun, de promettre plus le possible.

En premier lieu, le maire de Valleyfield avait apaisé les grévistes en leur promettant un remboursement. Les ouvrières avaient accepté, et quelques jours plus tard elles lâchaient de nouveau. Les ficelles qui se tirent dans l'ombre, si elles préparent le coup d'un particulier quelconque, font aussi s'ouvrir les yeux des désintéressés, et certains libéraux de la ville ne se cachent pas pour dire que cette grève des ouvrières est tout simplement le point de départ d'une campagne de libéralisation du comté, quelques fonctionnaires, influents dans les associations ouvrières, appuyant les grévistes dans leurs réclamations et leur promettant un arrangement à leur satisfaction. Ces meneurs profiteront de leur influence dans les cercles ouvriers pour faire cesser la grève en ralliant tous les ouvriers à leurs unions, et, feront ensuite rejaillir sur leurs chefs libéraux le mérite du règlement de la grève....

Voici ce qui se dit à Valleyfield et qui est généralement accrédité. Mais on se demande aussi si ce truc peut être utile au gouvernement.

ON NE SAIT PAS CE QUE C'EST

C'a passé devant ma fenêtre ;
Y avait du rose et du blanc ;
J'm'suis demandé c'q'ça pouvait être...
C'a passé comme un coup de vent,
Ça d'vait r'v'nir de quelqu' fête,
Ç'avait un minois r'troussé...
Depuis lors, j'm'creuse la tête,
Mais je n'trouv' pas c'que c'est !

Ça sentait bon l'hilatrope ;
Ç'avait un p'tit mouchoir blanc.
J'faillis tomber en syncope ;
Ça m'fit bonjour en passant.
J'regardai filer, bien vite,
C'chiffon d'calicot froissé...
Depuis c'temps-là que j'médite,
Mais je n'trouv' pas c'que c'est !

C'avait des yeux bleus, une bouche
Rose, avec des dents d'dans :
Ça paraissait fort forouche :
C'avait p'tet ben dix-huit ans.
C'avait bien l'air d'une fillette,
D'un frou-frou, quand ç'a passé,
D'un' marquise ou d'une grisette...
Mais je n'trouv' pas ce que c'est.

C'est qu'ça m'trotte dans la cervelle !
C'est pir' qu'une obsession :
J'pass' mes nuits à rêver d'elle,
L'jour j'la vois en vision...
La robe é'ait d'un rose tendre,
Et l'corsage d'un frais r'passé...
Si sa maman m'prend pour gendre
J'vous l'dirai, c'fois-là, c'que c'est !

Lucien Bégin.

ECHOS

M. Rainville a prononcé ces paroles, quelques heures après les élections de jeudi :

"Tarte m'a roulé. Il s'est acharné sur moi comme il s'était acharné sur Beauséjour. Géophas est pauvre et n'a pas trouvé les moyens de faire payer ses persécutions au ministre des Travaux publics. Moi, je les ai ces moyens, et ma fortune y passera, s'il le faut. C'est un vrai journal libéral qu'il faut à Montréal pour dénoncer les traîtrises de Tarte; je le fonderai, et le monstre tombera."

Espérons que M. Rainville ne se dédiera point et qu'il mettra bientôt à exécution le projet qu'il a caressés avec ses amis, l'autre soir. Si le nouveau journal ne réussit pas à tordre le cou à Tarte, il servira cependant à fournir du pain à plusieurs journalistes qui coulent des jours moins heureux que ceux de l'honorable M. Tarte.

L'influenza fait des ravages effrayants à Londres; chaque semaine on enregistre des centaines de décès.

La première conséquence de ce lamentable état de choses a été de faire hausser de façon extravagante le prix des cercueils. Dans une revue qui porte le titre suggestif de *Revue des entrepreneurs de pompes funèbres*, il n'est question que des doléances de ces messieurs. Un problème surtout les agite, c'est le problème des chevaux.

A Londres, les chevaux de corbillards doivent être vigoureux, parce que les enterrements filent toujours au grand trot, faisant la course, au besoin, avec les omnibus et les cabs. En outre, ils doivent être noirs, mais rigoureusement noirs, de la crinière à la queue, et sans la moindre tache disparate sur le corps. "Or, dit la *Revue des entrepreneurs de pompes funèbres*, le nombre des chevaux noirs dont disposent la plupart de nos correspondants leur permet d'expédier chacun vingt-deux enterrements par jour, mais il ne leur permet pas d'en expédier trente-sept. D'autre part, le public se refuse absolument à ce qu'on lui donne des chevaux bruns, même très foncés. Force a donc été à plusieurs maisons, notamment les maisons X... et Z... de faire teindre en noir les chevaux de couleur achetés pour la circonstance."

Le procédé qui consiste à faire subir à des chevaux de corbillards la même préparation qu'à des demimondaines sur leur déclin, est à lui seul un poème, mais on frémit en pensant à ce qui doit se produire quand il pleut.

Le rédacteur du *Transvaal Critic* raconte que les officiers anglais, prisonniers à Prétoria, s'étant plaints de ne pas avoir de marmelade à leur déjeuner, le président Kruger a ordonné d'acheter, afin de le leur offrir, tout ce qu'on pourrait trouver de ce dessert. "Le monde verra ainsi, a dit le président, que nous sommes des gens civilisés."

Pour finir gaiement.

Madame de B. lit un journal mondain.

—Les revers se portent de plus en plus.

Monsieur, profane en matière de toilettes, mais voulant néanmoins dire son mot :

—Toujours les modes anglaises !

Enry d'Als.

NOTES D'ART

Les musiciens se sont décidés pour une fois à prouver d'une manière efficace leurs sympathies à l'un de leurs confrères qu'un deuil profond avait frappé. Les funérailles de feu Mme Goulet, épouse du directeur de *La Symphonie*, ont eu lieu lundi dernier, à la chapelle des Pères du Saint-Sacrement. Ce n'est pas sur cette nouvelle que nous ont déjà servie nos confrères quotidiens, que nous voulons insister, mais bien sur le cachet éminemment artistique et religieux de cette funèbre cérémonie. La messe mortuaire de *Perosi*, rendue par un chœur nombreux, a produit une impression de tristesse sur l'assistance, à cause même qu'elle diffère du genre de certaines autres messes des morts que l'on croirait plutôt écrites pour des vivants.

Les instrumentalistes à cordes de *La Symphonie*, ont exécuté le *Traumerei*, une rêverie de Schumann et la marche funèbre de Chopin. M. J.-B. Dubois s'est surpassé et il a rendu avec beaucoup d'expression *Le dernier sommeil de la Vierge*, de Massenet. Nous félicitons les musiciens de ce bon mouvement et nous les encourageons à recommencer lorsque ce triste devoir s'imposera de nouveau pour eux.

Judi dernier, on a joué du Feuillet, au Monument National, *Un Roman Parisien*, c'est l'histoire très vieillote d'un nabab quelconque, roi de la finance et coqueluche du monde où l'on s'amuse, qui perd sa fortune par une fatalité, et n'est pas assez philosophe pour supporter les événements. Seulement, ici, c'est Henri de Targy, (M. E. Roy) le gentilhomme ruiné, qui a du cœur, et qui a joué avec cœur, tandis que sa femme la gentille *Marcelle*, laisse le toit conjugal pour aller refaire les millions perdus, en Amérique. Elle revient repentante, au dernier acte, et meurt dans les bras de l'époux bien aimé de qui elle désespérait d'obtenir le pardon.

Melle H. Bernard (*Marcelle*) est une débutante qui promet beaucoup et nous croyons que si elle veut travailler tous ses rôles futurs comme celui qu'elle vient de créer, elle pourra avant long-

temps aborder les grands rôles de la haute comédie. Elle a beaucoup de naturel et sa diction est suffisante. M. Raoul Barré a fait un excellent *Chevrial*, bien vécu et d'une correction remarquable. Les autres rôles ont été débités d'une façon très intéressante; ce furent MM. J. H. Bédard (le Dr Chesnel), J.-R. H. Duhamel, dans le rôle de l'impresario Juliano où il ne nous a pas semblé aussi à l'aise que d'habitude, et Emmanuel qui a su tirer parti d'un rôle très effacé, celui de Tirandiel. Du côté des femmes, à part le rôle de *Marcelle* dont nous reprochons un léger défaut de prononciation, celui des syllabes *art* et *è* qu'elle prononce d'une façon trop ouverte, et Melle Croteau, très convenable dans les ingénues. Si, seulement, certains rôles avaient été mieux sus !

Nos félicitations à la direction pour l'achat du nouvel ameublement et du lustre. Pourvu que ça ne soient pas les acteurs qui soient obligés de payer, sur leurs salaires.

La semaine prochaine, on donnera *Le Maître de Forges*, avec M. Art. Laramée, dans le rôle de Philippe d'Herley, et Melle Clara Reid, dans *Claire de Beaulieu*.

Packman s'est fait entendre, jeudi dernier, à Montréal. C'est un pianiste de grand talent qui possède un mécanisme merveilleux, avec peut-être moins d'exécution que Paderewski, Saier, Pugno, Rosenthal, etc.

Melle Marthe Trémont, de l'Eldorado, chantera prochainement *Les vieilles larmes*, de notre collaborateur M. Georges Millandy.

Depuis que le théâtre des Variétés est rendu à l'ancien théâtre de la Renaissance, sa clientèle semble augmenter considérablement. Le local est beaucoup plus grand, plus spacieux, et une foule de personnes qui n'osaient pas aller au petit théâtre de la rue Sainte-Catherine, pourront désormais se rendre sans crainte au nouvel emplacement.

Cette semaine on jouera "Jean Bart," drame historique. Nous donnerons une critique plus étendue, prochainement.

Melle Cousineau, une chanteuse de qui l'on dit le plus grand bien, doit chanter le 14 février à la salle Windsor. Cette jeune artiste a passé plusieurs années à Paris où elle a étudié sous les meilleurs professeurs, elle y a même remporté quelques succès. Quelques-uns qui l'ont entendue, prétendent qu'elle se fera une place enviable au rang des étoiles. Nous attendons ce concert dont M. J. Saucier est l'organisateur, et nous verrons alors si toutes ces prédictions sont justifiables. Notre curiosité est vivement éveillée. Melle Cousineau est la fille de M. Cousineau, citoyen bien connu de Toronto.

Gustave Comte.

N^o 15.—UNE PROPHÉTIE.—Sans être grand prophète, on peut dire ceci : Le XXI^{ème} siècle saura gré au XIX^{ème} siècle de lui avoir transmis le BAUME RHUMAL.

LA SEMAINE POLITIQUE

Une nouvelle maxime vient d'être créée à l'usage du parti libéral, *Patronage is ruin*; telle est la devise que le gouvernement d'Ottawa peut inscrire sur son drapeau. Il était difficile de faire plus maladroitement de plus mauvaises nominations que n'en a fait le cabinet fédéral. Les nominations sénatoriales sont grotesques. Nous aurons l'indulgence de ne pas parler avec trop de rigueur de celle de M. P.-B. Casgrain. C'est un bon garçon, tout le monde l'admire; mais ce qualificatif benin ne comporte pas l'explication de la mise à l'écart de vieux serviteurs du parti; l'appel de M. Burpée, un vieillard de 84 ans, ne rajeunira pas le sénat pas plus que le choix de l'hon. M. Shehyn ne pourra le galvaniser. Mais il y a à côté de ceci des nominations latérales qui ont mis le public politique en ébullition. L'élévation de M. S.-O. Chapeau au poste de greffier du sénat est de ce nombre. Un gouvernement libéral, couvrir de la robe de soie l'homme qui a exécuté Louis Riel à Regina, c'est un peu trop fort pour certaines gens! L'influence de certaines gens subsiste curieusement après leur mort, tandis que bien d'autres qui vivent encore ont perdu toute vitalité. Un Chapeau prenant la place d'un Langevin au sénat c'est un étrange retour des choses d'ici-bas; la lutte se perpétue donc entre les fractions ennemies au-dessus des tombes.

La question du patronage fera sans doute l'objet de curieux débats à la prochaine session d'Ottawa.

Maintenant que trois ans sont écoulés et qu'il est possible de trouver, par étude ou comparaison, l'esprit des choix faits par le gouvernement, nous allons sans doute assister à une dissection en règle de l'œuvre gouvernementale et à la mise au jour de l'idée dirigeante qui n'a généralement été rien moins que libérale, comme le prouveront sans doute les prochaines élections fédérales. En ce moment, sir Wilfrid Laurier a sur les épaules la charge d'une session qui promet d'être très mouvementée et dans laquelle on peut s'attendre à des explosions. Le discours du trône a tout préparé pour cela. Il ne

contient rien de défini, rien qui s'impose et tout va être laissé à la décision du parlement. Il est même bien probable que le gouvernement se lavera les mains ou à peu près de ce qui se fera là. On en a la preuve dans la présentation de M. Bourassa par l'hon. M. Tarte. Le ministre des Travaux publics n'a pu faire cette démarche fort significative qu'avec le consentement du premier ministre, ce qui indique qu'il va laisser sans doute les coudées franches à ses partisans. Que va-t-il arriver en face des explosions de loyauté qui vont certainement surgir? Souhaitons que les députés français se tiennent à leur poste pour être prêts à répondre immédiatement s'il échappait un malencontreux à notre égard.

La vigilance est le prix de la liberté, et l'on ne saurait trop veiller lorsque de graves événements se préparent.

La Fédération Impériale nous menace et un concours absurde de circonstances nous jette à grands pas dans ce gouffre dont nous avons tant promis de nous tenir à l'écart. Fait étrange, ce sont les premiers adversaires de la Fédération Impériale qui nous entraînent, tambour battant, vers cette issue effroyable. Tous les anciens serments sont déchirés, les vieux discours sont oubliés et le spectre hideux de l'englobement, de l'annihilation est à nos portes. Souhaitons qu'il se trouvera des cœurs assez hauts pour écarter ce terrible anéantissement qui nous menace.

Les Canadiens-français dans une Fédération Impériale ne seront rien, moins que les Hindous, les Cafres et même les Derviches.

Martino.

POUR VOUS, MESDAMES

Je vous apporte une sauce qui ne sera pas, pour certaines d'entre-vous, aussi agréable à savourer que les causeries d'une Française, d'une Gaétane de Montreuil ou d'une Franchette.

Non : je viens tout bonnement vous dire pourquoi la politesse chez l'homme semble périliter. C'est, en peu de mots, que vous-mêmes manquez par trop souvent à ce précepte. Vous vous fiez trop au devoir imposé à notre sexe, d'être galant : cela devient si familier chez vous, que la plupart du temps vous oubliez la reconnaissance. C'est si court et si facile de dire *merci*. Un monsieur vous donne son siège dans le tramway, il n'en est pas du tout tenu ; c'est simple obligation de sa part ; devez-vous rougir de l'en remercier ?

La semaine dernière — ceci est un fait entre plusieurs — je me tenais sur la plateforme d'un tramway. Le conducteur était occupé en avant. Trois fois j'ai ouvert la porte, et trois fois je n'ai pas entendu, même soupçonné, le merci de ces belles dames, qui, d'après leurs toilettes, si on peut en juger, me paraissent instruites et fort bien élevées !

Que pensez-vous d'une mère qui dirait à une amie que son enfant n'est pas obligée de dire *merci* chaque fois qu'elle reçoit quelque chose, ne remercier que dans les grandes circonstances et quand ça vaut la peine !

Vous recevez des visiteurs, vous êtes en compagnie d'un monsieur qui vous plaît. Un autre vient ; vous faites dire que vous n'y êtes pas. Vous ne faites peut-être pas autant plaisir à celui qui est avec vous, comme vous pourriez vous l'imaginer, et d'un autre côté vous insultez l'autre.

Dans les soirées, pour vous défaire de certains messieurs qui veulent bien vous demander une contre-danse, vous mettez sur votre programme des noms fictifs et vous dites que tout est rempli.

Quelqu'un vous conduit au souper, c'est pour vous servir sans doute. Vous acceptez de celui-ci, de celui-là tout ce qu'on vous offre ; à la fin votre homme n'a qu'à admirer l'empressement des autres. C'est, chez vous, un manque de savoir vivre.

Il y aurait bien d'autres points sur lesquels je pourrais attirer votre attention, mais l'espace accordé est trop restreint.

Etudiez-vous, mesdames, et remarquez bien que si la fin du siècle rend l'homme peu complaisant, vous en serez pour quelque chose.

Gustave M.

"Le Passe-Temps" Est un journal artistique. Lisez-le ! Encouragez-le !

ADOLPHE V. ROY, Ingénieur Conseil

(Diplômé de l'Ecole Centrale de Paris). Membre de la Soc. des Ingénieurs de France et de la Soc. Canadienne des Ingénieurs Civils. Consultations techniques, mines etc. 16, rue Saint-Jacques. Téléphone Bell, 1689, Est.

Restaurant ARTHUR

1727, rue Sainte-Catherine, près Saint-Denis

L'endroit chic pour prendre l'apéritif et le pousse-café, liqueurs et cigares d'importation.

Chaque soir, jusqu'à minuit, musique orchestrale par des artistes de renom.

Les Dimanches

Les Petits Vendeurs

Pourront se faire de jolis bénéfices

en vendant "Les Débats"

S'adresser depuis 6 heures, le matin, au numéro 71, rue Saint-Louis.

LA GUERRE

ATTENDONS !

Tard hier, à la Halle aux Blés, une petite dépêche de trois ou quatre lignes, venue d'Allemagne, annonçait que le général Buller avait manqué sa troisième chance de dégager Ladysmith et que, cette fois-ci, c'est son aile droite (le cher pigeon !) qui a reçu la râlée, sur les bords de la Tugela, toujours.

Les dépêches des deux prochains jours, soit au sujet des Communes d'Angleterre, soit au sujet des affaires de l'Afrique Méridionale, devront donner des sensations au public.

(Service de la PRESSE ASSOCIÉE.)

Londres, 4 — Une dépêche de Sterks Spout (Colonie du Cap) dit que dans leur dernière attaque sur Ladysmith, les Boers ont eu 1,100 tués et 600 blessés.

Plusieurs colons hollandais de la Colonie du Cap qui ont combattu à Stormberg, sont retournés à leurs fermes après avoir refusé de prendre du service actif malgré la peine de mort menaçant leur refus.

Parmi ces colons se trouvaient quelques-uns des principaux burghers qui, au début des hostilités, avaient incité les habitants de l'Etat Indépendant d'Orange à envahir la Colonie du Cap.

Londres, 3 — Le War Office continue de garder secrètes les nouvelles du mouvement du général Buller, mais tout fait croire que cette armée n'a pas les bras croisés en ce moment-ci.

Les nouvelles de Ladysmith, disant que les Boers quittent les hauteurs environnant la ville assiégée, ne tendent qu'à confirmer la nouvelle de la concentration des Boers pour écraser Buller.

LES BOERS DETRUISENT

Rivière Modder, 4. — Les Boers ont détruit la voie ferrée entre Modder et Langeburg, s'approchant à deux cents verges des avant-postes anglais. On a entendu une quarantaine d'explosions : ce qui veut dire qu'il ne reste plus beaucoup de ponts sur la ligne.

UNE ATTAQUE SE PREPARE

Berlin, 4. — Une dépêche du siège de la guerre dit que le général Joubert vient d'être informé que les Anglais se portent sur Hongers Sprint.

ROBERTS ATTENDRA-T-IL TROIS SEMAINES AVANT D'AGIR ?

Londres, 4. — Le correspondant de la Presse Associée, au Sud-africain, expédie cette dépêche datée de minuit, ce matin : " Il est impossible que Buller reste inactif pendant que la garnison de Ladysmith souffre des rigueurs du siège. Même au risque de sacrifier 10,000 hommes, il lui faudra se porter au secours du général White. Et, de fait, toutes les autorités s'accordent à croire que Buller se bat en ce moment. On est d'opinion que le mouvement qu'opère présentement Buller s'effectue par la droite de la brigade de Lyttleton.

" Le général Roberts ne mettra point de précipitation à exécuter son plan de campagne. Il attendra que toutes les troupes anglaises et coloniales disponibles soient concentrées, et les derniers détachements n'arriveront probablement pas à Cape Town avant trois semaines. Le coup décisif se portera alors brusquement mais sûrement. Lord Roberts n'est pas homme à agir avant d'être sûr du coup qu'il doit porter.

LE TRANSSVAAL PARLE AUX AMERICAINS

Londres, 4. — Les journaux d'hier publient des extraits d'un curieux document émané du Secrétariat d'Etat, à Pretoria, et daté du 16 décembre. Ce document comprend 10,000 mots, plus ou moins, et porte la signature du secrétaire du Transvaal, M. Reitz. On le dirait expressément écrit pour les Américains. " Dans une grande mesure, dit le document, nous comptons sur l'Amérique et sur l'Europe pour nos ravitaillements, pour notre nourriture de chaque jour. Et il serait criminel aux grandes puissances de laisser périr, par la famine, notre petite nation que l'épée seule ne saurait réduire. Depuis qu'en 1880 le président des Etats-Unis a reconnu notre république comme un Etat indépendant et souverain, les émigrés américains n'ont cessé d'affluer chez nous; et toujours nous avons tendu une main charitable à ceux de ces émigrés qui imploraient notre secours. Aucun d'eux n'a élevé la voix autrement que pour nous rendre grâce.

" Mais voici qu'au premier mot de guerre, prononcé par l'Oppresseur, l'Amérique exprime ses sympathies à nos ennemis.

" Si la république sœur n'éprouve aucun bon sentiment à notre égard, si elle préfère épouser la perfide envie que la bonne foi et l'amour de la liberté, nous saurons de quelle oreille écouter ses professions de justice, d'intégrité et de dévouement à la civilisation."

IL FAUT LA MORT DE 6,000 SOLDATS

Londres, 4. — Le major Bathurst, qui a été blessé à la bataille de Colenso, vient d'arriver à Southampton. Il rapporte que 20,000 Boers gardent les bords de la rivière Tugela et que le général Buller ne réussira à traverser leurs lignes qu'en sacrifiant cinq ou six mille hommes.

LE TRANSSVAAL NE VEUT PAS D'INTERVENTION

Berlin, 4. — Le ministère des affaires étrangères fait taire la rumeur allant à dire que le docteur Leyds s'est rendu en Allemagne dans le but de négocier une intervention. Le ministre du Transvaal dit aussi, lui-même, que M. Montague White, qui représente la République Sud-Africain, aux Etats-Unis, n'a pas mission de demander une intervention à l'Oncle Sam.

Berlin, 4. — Le docteur Leyds, l'agent diplomatique du Transvaal, qui est actuellement en Allemagne, est regardé

comme un très intéressant personnage que l'on désigne du doigt quand il passe dans les rues de la ville. Quoique se succèdent les négations du ministère des affaires étrangères, il n'en est pas moins vrai que le docteur Leyds a chaque jour une entrevue avec le comte Von Bulow, et celle d'hier, notamment, a duré plus de deux heures. Le docteur Leyds, invité par les journalistes à parler du caractère de ces entretiens, a catégoriquement refusé de répondre.

D'un autre côté, on dit avec certaine autorité que l'agent financier du Transvaal, en Hollande, a reçu l'ordre de se rendre immédiatement à Berlin, afin de fournir des informations exactes sur le commerce d'importation et d'exportation du Transvaal.

On dit de même que les principaux industriels de Berlin, parmi lesquels se remarquaient quelques ingénieurs, se sont réunis aussi, hier, au ministère des affaires étrangères et ont reçu des renseignements relatifs au commerce et aux chemins de fer du Transvaal.

GOEBEL SUCCOMBE

Frankfort, Ky., 4. — Le gouverneur Goebel, de l'Etat de Kentucky, victime du lâche attentat vraisemblablement tramé par ses adversaires politiques, est mort hier soir, à 6.45 h.

LA PICOTE AUX ETATS-UNIS

Tacoma, 4. — La picote abat par douzaines les Indiens des différentes réserves du Wisconsin. On craint la propagation du fléau parce que les sauvages refusent absolument de se soumettre aux traitements des médecins.

SPORT

LE PATIN. — La température ne saurait avoir été plus propice que celle d'hier après-midi pour des tournois de patin : juste assez froide pour assurer une bonne couche de glace, et pas assez pour que les spectateurs aient à s'en plaindre, aussi, ceux-ci étaient-ils présents au nombre d'au moins 2500 à la piste de la M. A. A. A., où tous les meilleurs coureurs amateurs et professionnels du Canada et des Etats-Unis se disputaient les titres de champions, ainsi que les magnifiques médailles d'or et d'argent offertes en prix par l'association.

Chez les professionnels, Baptie a désappointé les admirateurs qu'il s'était créés, l'an dernier, car il n'a rien fait de bon contre le champion Nilsson qui, non content de le battre, a abaissé les records du monde dans les courses de 2 et 3 milles.

La course à reculons a été gagnée par Thibault, du Montagnard, qui doit sa victoire à une méprise de Fafard, qui croyant la ligne d'arrivée plus proche qu'elle ne l'était, s'est arrêté avant le temps, alors qu'il avait une dizaine de verges d'avance.

Sommaire :

220 verges — 1ère épreuve : F.-D. Gibb, Newburg, N.Y., temps 21 3-5 secondes ; 2° épreuve : F.-J. Robson, Toronto, 21 2-5 secondes ; 3° épreuve : Dess. Brown, M. A. A. A., 23 secondes. Finale, Robson, 1° ; Gibb, 2° ; temps 21 secondes.

1 mille — Garçons de 15 ans et au-dessous ; L.-R. Bain, 1° ; James Wells, 2° ; temps 21 secondes.

1 mille, professionnels — J. Nilsson, 1 ; N. Baptie, 2 ; temps, 2.43 2-5.

880 verges — R. Sonne, 1 ; E.-A. Thomas, Newburg, 2 ; A. Pilkie, 3 ; temps, 1.25 4-5.

½ mille, garçons de 12 ans et au-dessous — H. Kenwood, 1 ; J. Ladrout, 2 ; J. Lafrance, 3 ; temps, 1.51 2-5.

880 verges, à reculons — W. Thibault, 1 ; R. Holcomb, 2 ; P. Fafard, 3 ; temps, 1.33.

1 mille — J. Drury, 1 ; B. Spooner, 2 ; W. Thibault, 3 ; temps, 3 minutes.

2 milles, professionnels — J. Nilsson, 1 ; N. Baptie, 2 ; temps, 5.33 4-5.

3 milles — E. A. Thomas, Newburg, 1 ; J. Drury, 2 ; A. Brière, 3 ; temps, 9.22.

220 verges, avec obstacles — R. Holcombe, 1 ; F.-J. Robson, 2 ; A. Latimer, Ottawa, 3 ; temps 27 secondes.

3 milles, professionnels — J. Nilsson, 1 ; N. Baptie, 2 ; temps, 8.41 1-5.

5 milles — F.-D. Gibb, 1 ; E. A. Thomas, 2 ; A.-E. Pilkie, 3 ; temps, 16-17.

HOCKEY — Comme bien l'on pense, la victoire du club Shamrock, sur le Québec, a été facile, hier soir, à l'Arena.

Le score a été de 8 à 2. La défense du club Québec est superbe, mais à l'attaque, Gillespie est le seul des quatre joueurs qui soit digne d'une mention. Nos joueurs irlandais ont eu une bonne pratique, et s'ils l'avaient voulu, ils auraient réduit les Québécois à l'impuissance : Les joueurs étaient : QUÉBEC : Stocking, goal, Scott, Cahill, Gillespie, Schwartz, Gilmour et Hogan. SHAMROCK : McKenna, goal, Tansey, Wall, Trihey, Brannen, Farrell et Scanlan. Juge : M. Hugh Baird, club Montréal.

Sommaire.

1re partie, Shamrock, Wall ; 2me Shamrock, Farrell ; 3me Shamrock, Trihey ; 4me Shamrock, Trihey (second mi-temps) ; 5me Québec, Gillespie ; 6me Shamrock, Farrell ; 7me Shamrock, Trihey ; 8me Québec, Gillespie ; 9me Shamrock, Trihey ; 10me Shamrock, Farrell.

LIGUE INTERMÉDIAIRE. — Les Montréal II sont champions intermédiaires de la division centrale. Ils ont défait les Westmount, hier après-midi, par un score de 3 à 2. Ils devront maintenant faire la lutte au Crescent, de Québec, champion de l'est, et à l'Aberdeen, d'Ottawa.

La deuxième partie de l'après-midi résulte en une victoire des McGill sur les Victoria II par le même score que celui de la partie précédente, 3 à 2.

LA COUPE STANLEY. — Jeudi prochain, le 8, l'équipe du club Victoria, de Winnipeg, s'embarquera pour Montréal. Lundi, le 12, commencera la série de 3 parties entre le club de Winnipeg et le Shamrock de Montréal, pour la coupe Stanley. Ce sera l'événement de la saison, et déjà on attend avec impatience le résultat de ces rencontres entre les champions de l'est et de l'ouest.

LAVAL ET MONTAGNARD : Nous avons maintenant deux clubs de hockey canadiens-français. Il y a des gens qui vont être surpris de cette déclaration. C'est le cas, pourtant, mais la plus stricte vérité c'est que les deux clubs en question sont un seul et même club. Prenez l'équipe qui est allée jouer à Québec sous le nom de "Laval," changez deux joueurs et vous avez le Montagnard. C'est pas plus malin que ça. Mais, que l'équipe de l'une soit l'équipe de l'autre, cela importe peu, à mon point de vue. L'essentiel c'est que nous avons un club canadien-français dont les joueurs sont, en grande partie, des étoiles ayant fait leur apprentissage au collège Ste-Marie.

Cette nouvelle devrait réjouir les lecteurs des DÉBATS, tout autant qu'elle me réjouit moi-même. J'ai un peu bataillé pour la fondation d'un club de hockey, parmi mes compatriotes, et je ne cache pas que l'éclosion de deux d'une même couvée est de nature à satisfaire mes plus chers désirs.

Ce qui me réjouit d'avantage, c'est que nous allons voir l'équipe à l'œuvre dans une huitaine. Les Lavals de Québec ont été invités à venir donner aux nôtres la chance de prendre leur revanche d'une défaite que ces derniers ont essayée dans la vieille capitale, lundi dernier. On se promet du plaisir pour la soirée du 10, date de la visite des Québécois. Les DÉBATS seront les premiers à annoncer le résultat de la partie en question.

PATIN. — Nous verrons deux belles mascarades, cette semaine. La première aura lieu demain, au patinoir "Le Montagnard," et la deuxième à l'Arena, mercredi. Cette dernière est au profit des familles des soldats qui sont au Transvaal. On illustrera, à cette fête, les principaux personnages de l'histoire d'Angleterre.

A LA M. A. A. A. — D'autres courses auront lieu, samedi prochain, à la piste de la M. A. A. A. Elles ne manqueront pas d'être aussi intéressantes que celles d'hier, vu que les concurrents en seront à peu près les mêmes. L'expérience acquise par nos coureurs canadiens-français, hier après-midi, devrait leur être salutaire, et en conséquence il y a lieu de s'attendre à une moisson encore plus abondante de prix. Des courses en raquettes auront également lieu au cours de l'après-midi.

LA RAQUETTE. — La course annuelle du club Holly a eu lieu, hier après-midi, sur le chemin de Lachine. Les coureurs sont partis de l'hôtel Catudal, à Notre-Dame de Grâce, pour le Strathcona, à Lachine, vers 3 heures. G. Smith, du club Holly, est arrivé premier, 15 secondes en avant de son plus proche concurrent. Dufault, du club Canadien, a pris part à la course, mais le champion Bob Davis, de Lachine, brillait par son absence.

Jos. Marier

UN EXPLOIT DE FEMME-DÉTECTIVE

Avant de demander à une jolie inconnue une contredanse, dans un bal quelconque, aussi fashionable que soit la trempe des invités, faites sept fois le tour de votre mémoire et rappelez-vous que les filles d'Eve sont toutes plus ou moins surnoises et dangereuses. Oyez l'aventure qui vient d'arriver à un groupe de braves conducteurs de chemins de fer, qui se défieront dorénavant des câlineries du sexe moins fort mais plus puissant que l'autre.

Les douaniers, soupçonnant certains conducteurs de faire de la contrebande à bord des trains traversant les lignes, usèrent, pour découvrir les coupables, d'un stratagème... qui a presque réussi.

Ces jours derniers s'embarquait, à Toronto, une voyageuse porteuse d'un billet de pullman pour Détroit. Elle s'installe dans son compartiment, se met à son aise, attend le conducteur qui ne tarde pas à faire son apparition avec le poinçon réglementaire. Lier conversation avec le conducteur fut l'affaire d'un instant à la jolie voyageuse riche en moyen de faire connaissance avec les étrangers et surtout de les intéresser énormément.

Elle se dit aventurière, voyageant pour son agrément et, peut-être, à la recherche d'un époux, comme il s'en trouve si fréquemment dans les romans... et dans les trains.

Hélas ! le conducteur, célibataire et tendre de cœur, n'en dormit point de la nuit.

L'aube blanchissait à peine les rideaux du pullman qu'il avait déjà trouvé un prétexte pour passer devant le compartiment de sa jolie voyageuse et qu'il causait déjà avec elle. Plus charmante que jamais, la belle inconnue fit si bonne cause avec le conducteur qu'elle voulut de lui la permission d'aller fumer une cigarette dans son bureau de conducteur, dans son petit coin de célibataire.

Le conducteur perdit-il la tête ? Il serait téméraire de l'assurer, mais le certain est que cinq minutes plus tard, la jeune aventurière était installée dans les quartiers du conducteur et priait son galant d'aller lui préparer un petit déjeuner. L'amoureux conducteur se mit lui-même à la cuisine et fricota si vite qu'il revint justement pour voir sa douce hôtesse en train de fouiller ses valises et ses tiroirs.

O déception ! Il fit *illico* le sacrifice de sa flamme, mais il se consola de son amour endommagé en faisant arrêter la voleuse au prochain arrêt où la police envahit le train et reconnu... un confrère.

— Je serai plus heureuse une autre fois, dit-elle.

Et dans le compartiment de la policière, redevenue jolie voyageuse, on fuma une cigarette à la santé des douaniers.

Albert Sabourin.

NOTES DE LA SEMAINE

NE VOTEZ PAS POUR LES MILLIONNAIRES.

Baptiste—Nous aurons, bientôt, les élections générales; pour qui voteras-tu ?
 Prospère—Moi ! Je voterai pour sir X., l'homme qui a fait un million en dix ans.

Baptiste—Comment s'y est-il pris pour faire tant d'argent en si peu de temps ?
 Prospère—Des spéculations..... des contrats... des jobs du gouvernement....

Baptiste—Mon cher Prospère, en si peu d'années, il n'a pu faire honnêtement autant de bénéfices.

Prospère—Comment ? Tu oserais dire que sir X. n'est pas un honnête homme ?

Baptiste—Réfléchis un peu, mon Prospère, et réponds à ce que je vais te demander : Combien d'années te faudrait-il pour amasser un million, si tu gagnais \$10.00 par jour ?

Prospère—Bien, peut-être me faudrait-il quarante ans

Baptiste—Ecoute un peu. Si tu gagnais dix piastres par jour, en comptant trois cents jours de gain chaque année, tu fais une année de \$3,000.00, n'est-ce pas ?

Prospère—En effet.

Baptiste—Conséquemment, pour dix ans cela ferait \$30,000.

Prospère—Sans doute.

Baptiste—Et pour cent ans cela ferait \$300,000.

Prospère—Je comprends à présent.

Baptiste—Un instant. Dans trois cents ans tu n'aurais pas encore ton million, mais seulement \$900,000.

Prospère—Et comme il est impossible qu'un homme vive aussi longtemps....

Baptiste—Là n'est pas l'objection la plus sérieuse; mais crois-tu qu'un homme puisse, sans solution de continuité dans sa bonne fortune, toujours gagner dix piastres par jour, par un travail honnête ?

Prospère—Non. Je n'ai jamais pensé auparavant à ce que tu me dis.

Baptiste—Dis-moi donc comment un homme peut, honnêtement, faire en dix ans ce qu'il est impossible de faire en trois cents ?

Prospère—Ne m'en dis pas davantage, Baptiste. Je ne voterai certainement pas pour sir X.... ou n'importe quel autre millionnaire. Je méditerai sur tes remarques, et j'en parlerai à ma femme....

Cléophas Jodoin.

No 14.—PENSÉE EFFRAYANTE.—Que de cas mortels de consommation se sont produits qui auraient pu être évités avec le **BAUME RHUMAL.**

UNE PERLE

Le président Krüger possède un très gros diamant. C'est ce que nous raconte le *Tagblatt d'Agram*. Et il ajoute que le diamant vaut plus de 3 millions, et que le président n'a pas l'intention, comme on le prétendait, de le donner au pape, parce qu'il est plutôt "serré," mais qu'il le montre volontiers à ses amis. Nous ne pensons pas, pour notre part, qu'il ait l'intention de le mettre en aigrette à son haut de forme immortel.

Le fait est-il vrai ? Il est rapporté en tout cas par divers journaux; on ajoute que M. Krüger a reçu la précieuse pierre d'un vieux Zoulou nommé Mamela, et voici comment, d'après le *Rhodesian Times*, Mamela lui-même conterait l'histoire :

"Il y a longtemps de ces choses, longtemps: les mères ont eu beaucoup d'enfants depuis qu'elles se sont passées, et ces enfants sont morts. Il y avait le roi Mascheh. Et le roi Mascheh dit au roi Schake qui était fort: 'Allions-nous.' Et pour faire l'alliance il lui envoya beaucoup de bœufs.

"Mais il n'y avait pas encore assez de bœufs pour le roi Schake. Mascheh ajouta aux bœufs le gris-gris du roi des Basoutos, qui n'a pas son pareil au monde.

"Dingaan en hérita, Dingaan ! Et après moi, Mamela. J'ai été un chef. Maintenant je cherche des diamants. Mais j'avais caché le talisman dans mon pagne.

"Et j'allai sur le territoire des Boers, tout près d'Upanda, chercher des diamants. Et les Boers me firent esclave, moi Mamela, un guerrier ! Mais ils m'emmenaient à la guerre, et j'ai été avec eux tuer des Jacquettes-Rouges, voilà longtemps.

"Mais ces Boers, ils étaient durs ! Une nuit, je voulus m'évader pendant qu'ils buvaient.

"Ils buvaient, ils riaient très fort, ils étaient contents. Je pensais qu'ils ne penseraient pas à moi. Mais voilà qu'ils crient: 'Le noir s'est sauvé !'

"Alors ils m'ont repris. Ils m'ont lié au joug d'une paire de bœufs. Ils m'ont frappé avec le fouet des bœufs. Ils ont mis du sel sur mes blessures. Et, le jour, ils m'attachaient sur un chariot parce que j'avais voulu m'enfuir.

"Mais Kruger me fit détacher. Il me fit descendre, il me fit marcher, il pansa mes blessures. Mon corps redevenait puissant, et nous arrivâmes dans les pays de Mosilikatsé, qui sont au delà du Vaal.

"Kruger dit: 'Je vais chasser. Donnez-moi le

vieux Mamela, pour qu'il me serve.' Il chassait le *hartebest* et tous les boucs sauvages qui sont dans le Veldt, la grande plaine herbue. Je le servais, et j'étais triste.

"Il me dit: 'Tu es triste ?' Et je répondis: 'Oui. Mon cœur est gonflé. Je voudrais marcher avec mon peuple.'

"Et Kruger me donna un fusil et de la nourriture pour plusieurs jours, et il me dit:

"Va-t'en. Marche toute la nuit. Cache-toi le jour."

"C'est en ce lieu que je lui ai donné le diamant des Basoutos, à Kruger, parce qu'il est mon ami, parce qu'il a rendu la liberté au vieux Mamela. Et je dis:

"Que le Dieu, que la Blancheur soient avec lui"

Tel est le chant du vieux Mamela. Mais nous n'oserions dire si quelque Macpherson, égaré au *Rhodesian Times*, ne l'a pas revu et corrigé.

P. L. M.

FAITS-DIVERS

Ces bons Anglais

—La moutarde leur monte au nez en raison directe du nombre de défaites qu'ils attrapent là-bas, quotidiennement. Ce qu'ils doivent en avoir des envies d'éternuer ! Ils ont beau se remémorer tout leur répertoire de *god-dam*, ils n'en trouvent pas encore assez pour soulager la jaunisse que leur cause notre franchise.

Voici, entre autres, un fait qui s'est passé lors de l'apparition de notre dernier numéro, et qui prouve bien que ces messieurs n'aiment pas à constater que leurs revers sont notés. Quelques Canadiens-anglais, dans un excès de loyalisme à tout casser, dépouillèrent certains de nos petits vendeurs de leur provision de journaux, puis ils déchirèrent chaque feuille afin de priver quelques braves Canadiens de leur lecture favorite.

S'ils croient nous faire de la peine, ils se trompent ! Ils n'ont qu'à répéter souvent ce petit manège, et nous leur promettons de faire un tirage supplémentaire de plusieurs milliers. De la sorte nous atteindrons rapidement les 12 millions du numéro de *La Presse*.

—Il incombe à nos constables et à nos officiers de police des tâches souvent bien pénibles, mais je ne sache pas qu'il leur soit permis d'exécuter eux-mêmes les malheureux délinquants qui ne méritent pas toujours des traitements aussi rigoureux que ceux qui leur sont sommairement infligés par les personnes chargées de leur arrestation.

Hier après-midi, par exemple, la police vidait une maison malfamée, rue Saint-Charles-Borromée, et surprenait une malheureuse fille qui, voyant la police, s'était cachée sous un lit, dans le vain espoir d'échapper aux perquisitions. La brutalité qui présida à l'arrestation de cette femme fut telle que la malheureuse dut être transportée par un fourgon d'ambulance à l'hôpital Notre-Dame, où elle git, dans un état fort critique.

—Le surintendant de la police, le lieutenant-colonel Hughes, qu'une attaque de grippe tient alité à l'Hôtel-Dieu depuis un mois, prend beaucoup de mieux.

TEMPERATURE PROBABLE

Toronto, 4—Beaucoup de neige, puis beau temps.

LES AFFAIRES

La Bourse a gardé bon ton sur toutes ses valeurs, toute la semaine durant; à l'exception peut-être de celles de l'*Eclairage* qui, hier matin, ont été affectées par la défaite d'un ancien échevin que l'on considérait, à tort ou à raison, comme le champion des intérêts du monopole de la lumière électrique à Montréal et des gros contrats qui éteignent notre budget municipal depuis quelques semaines.

A part cette incidence, sans grande importance pour le moment, les détenteurs n'ont pas de motifs de faire le jeu des baissiers.

Le commerce de la nouveauté, des pelletteries et de la chaussure est bon.

Les échéances de demain seront satisfaisantes en thèse générale; mais, d'un autre côté, nous prévoyons plusieurs krachs d'ici à un mois.

Il existe encore trop de détaillants qui ont chargé leurs rayons de *hors d'œuvre* et de *rossignols*.

Le syndic de banqueoute vendra tout cela dans trois mois à 30 sous dans le dollar.

Mesdames et messieurs du commerce des modes, n'attendez pas plus tard que demain pour aller examiner ce que les fournisseurs en gros ont entré en magasin pour les affaires du printemps.

Il y a de jolies affaires à faire.

Les quincaillers, et ferronniers, et ferblantiers, et zingueurs, et peintres, notez ceci, s. v. p.:

Une hausse sur le tuyau de plomb, sur la peinture mélangée, sur la térébentine, sur l'huile de lin; sur les vis, sur la broche barbelée; sur la petite coutellerie, sur l'étain à souder.

Et puis, des prix ultra-durs sur toute la liste générale de vos assortiments ordinaires, avec perspective de hausse; et, par suite, l'obligation pour vous de suivre le marché d'heure en heure. Défiiez-vous du lendemain.

En épicerie, hausse sur les sucres et sur les raisins de Corinthe.

Hausse nouvelle sur les bois de menuiserie.

Hausse sur les huîtres en conserve.

Hausse sur les saindoux en tinette, et prix plus durs sur les lards en salaison.

Ces hausses sont sérieuses et représentent, pour les comestibles, la moyenne de 2½ à 7½ p. c.

En grains et en farines, la semaine a enregistré une demande plus active que la huitaine d'auparavant.

A Chicago et à Liverpool, les blés voient du mieux; la fièvre est finie apparemment.

Nos acheteurs ne peuvent s'attendre à des concessions, passé cette semaine. Donc, achetez de la farine aujourd'hui; si vous en avez besoin.

Entretiens, on parle beaucoup d'améliorations dans la partie Est du port de Montréal. Vraiment, nous n'y croirons que lorsque nous aurons vu, complétée, la moitié des projets que l'on jette comme tartine calmante à la badauderie de notre honnête public de Montréal-Est.

Pour plus amples renseignements s'adresser au délégué de la Chambre de Commerce canadienne-française auprès de la commission du havre.

C. S.

A la Renommée des Viandes

Steaks de Ronde, Entrecôtes, 9 cts la livre. 3 livres pour 25 cts

Steaks de Chops, Côtelettes, 4 livres pour 25 cts.

Rosbif, 6, 8 et 10 cts la livre.

Lard frais et salé 7 et 8 cts la livre.

Agneaux, gigots 6 cts la livre pré-salé; 9 et 10 cts la livre.

NAPOLÉON et ALBERT CARLE 1380, rue Sainte-Catherine

Purificateur Tonique du Sang du docteur Lussier !!!

Nous, soussignés, certifions que durant l'année 1899 nos ventes, à Valleyfield, du Purificateur Tonique du Sang du docteur Lussier se sont élevées à

\$2,646.60

quoique nous n'ayons pas fait pour \$25.00 de réclame. Ce tonique est apprécié à sa juste valeur.

Comme preuve de notre bonne foi nous offrons **\$100.00** à tout marchand ou à toute compagnie qui aurait vendu pour un montant égal n'importe quelle autre médecine patentée, du genre, à Valleyfield.

Nous offrons aussi **\$100.00** à toute personne qui, ayant suivi le traitement indiqué, n'aurait pas été guérie en prenant le

"Tonique Purificateur du Sang du docteur Lussier."

La Compagnie Chimique du Canada

15, rue Saint-Jean.

A TRAVERS FRÉCHETTE

PAR LE DICTIONNAIRE ET LA GRAMMAIRE

CORRIGEONS-NOUS !

Toute observation, critique ou correction des "Corrigeons-nous," de M. Louis Fréchette, parus depuis le 21 octobre dernier, pourront être adressées à M. le directeur des DÉBATS, 1525, rue Sainte-Catherine, qui publiera, chaque dimanche, ces annotations destinées à épurer les leçons que se donne à elle-même *La Presse*, et à en faire de véritables petits chefs-d'œuvre.—LA RÉDACTION.

FRÉCHETTE dit : "Très," précédant un adjectif, se liait autrefois avec ce dernier par un trait d'union. Il n'en prend plus.

NOTA : "Il n'en prend plus" peut vouloir dire que *très* ne se lie plus à l'adjectif par un trait d'union : ça peut vouloir dire aussi qu'il est devenu *teatotaler*, qu'il a renoncé au *Scotch* et au *Tom Gin* et qu'il n'en prend plus. Et comme les Canayens sont assez bornés pour prendre "Très" pour un citoyen de Sorel, l'auteur ferait bien de ne point donner prise à des équivoques dont les conséquences pourraient influencer sur l'exsudation de la gomme d'épinette ou la coloration des cheveux de ble d'Inde.

FRÉCHETTE dit : "Keep house" peut fort bien se traduire par "tenir maison," mais on dit plus souvent en France "avoir son ou ses appartements."

NOTA : Remarquons que M. Fréchette n'est point fort sur la ponctuation. Nous lui avons dit qu'une phrase incidente se colle entre deux virgules (une avant, l'autre après, bien entendu). Il faudra donc dire : "on dit plus souvent, en France," avoir etc. Il ne faut, certes, point donner à la minime fourmi les proportions du mastodonte, mais M. Fréchette ayant, dans l'un des "Corrigeons-nous" que nous avons eu l'honneur d'éplucher, déclaré que la ponctuation, sans loi fixe, est abandonnée au bon vouloir de l'intelligence, nous pensions que le maître daignerait donner, au cours de ses œuvres, quelques échantillons de ce que peut devenir un virgule entre les mains d'une intelligence, et doubler ses saluaires perceptes d'exemples susceptibles d'illustrer matériellement la théorie. Ce n'eût été que justice. D'un autre côté, le purisme auquel vise M. Fréchette nous permettait d'espérer qu'il ne négligerait aucun moyen d'y parvenir. Or, la perfection de l'ensemble repose en grande partie sur ce fini du détail. Et s'il est vrai qu'un vulgaire poil, placé dans l'engrenage d'un cabestan, peut passer inaperçu, il est non moins vrai que le même poil placé dans le rouage d'un chronomètre, peut faire sauter tout le bazar. Puis donc que les goûts artistiques de M. Fréchette le poussent plus couramment vers les chronomètres que vers les cabestans, nous croyons qu'il devrait soigneusement veiller au poil.

Et tout ça pour une virgule !
—Qu'eusse donc été, dirait-on à Marseille, s'il se fût, troum de l'air ! agi d'un point d'exclamation !

Et maintenant, passons au corps du délit, c'est-à-dire au *keep house* qui veut tout bonnement dire *se mettre en ménage*, ou encore *entrer en ménage*. Que parlez-vous d'appartement à des Canayens, monsieur Fréchette ? Vous savez bien qu'ils vont confondre avec *pièce* ou *chambre* ; et s'il faut être si pur pour entrer en paradis, combien puriste ne faut-il pas être pour s'introduire dans le dictionnaire !

FRÉCHETTE dit : En termes de boxe, ce qu'on appelle "a round" en anglais, est un assaut.

NOTA : "A round," dans une partie de boxe, est une reprise. L'assaut est plutôt l'ensemble de la lutte. Un assaut de boxe, ou d'escrime, peut avoir deux, dix, vingt reprises.

FRÉCHETTE dit : Le "timon" est une longue pièce de bois de chaque côté de laquelle on attelle les chevaux d'un carrosse. Le "limon" est de la terre détrempée ou une espèce de citron.

NOTA : Le "timon" est une longue pièce de bois de chaque côté de laquelle s'attellent les chevaux. Les "limons"—peut-être ceux qu'a vus M. Fréchette étaient-ils en terre glaise ou en papier mâché—sont deux longues pièces de bois entre lesquelles on attelle un cheval. Dans un attelage à trois chevaux, il y a le *limonier*, dans les limons (brancard), le cheval de droite et celui de gauche. En tandem, il y a le *limonier* et le cheval attelé en flèche.

FRÉCHETTE dit : En France on ne "check" pas les colis, on le enrégistre. Il nous faut donc ici forcément employer le mot anglais ; et comme c'est un verbe auquel il faut bien faire subir la transformation qu'imposent les temps et les modes, je franchiserais le mot en entier, et j'écrirais "chèquer."

NOTA : La création de M. Fréchette serait d'autant moins laborieuse que *Bescherelle*, venu avant lui, fournit le mot *chèque* : "jeton que l'on attache aux colis. On en donne un semblable au voyageur pour qu'il reconnaisse ses bagages."

FRÉCHETTE dit : Un "don juan" est un débauché sans cœur.

NOTA : Nous avons vu, dans *Masset* et dans *Baudelaire*, qu'un *Don Juan* peut être autre chose : un héros d'aventures galantes, par exemple.

FRÉCHETTE dit : Les obscurités voulues des décadents et des symbolistes ont attiré pendant un certain temps l'attention des dilettants de Lettres.

NOTA : Il est possible que cette classe à part qui comprend les décadents et les symbolistes attire l'attention de cette gent à part aussi, et combien inconnue ! qui se compose des *dilettants de Lettres*. Pour un peu, nous croirions que M. Fréchette, pour une fois, a prêché d'exemple et qu'il a parlé de *dilettants de Lettres* à seule fin de faire de la cadence ; car il sait bien que le pluriel de *dilettante* est *dilettanti*, et qu'on doit dire les *dilettanti des lettres* et non les *dilettants de Lettres*.

FRÉCHETTE dit : "Mâcher de la gomme" n'est pas beaucoup distingué, mais c'est français.

NOTA : Parole d'honneur, le maître le fait exprès. Pour une fois qu'il aurait pu rendre justice aux Canayens, il rate son coup. Allez-y, monsieur Fréchette : mâcher de la gomme, ce n'est pas distingué, mais c'est canayen !

FRÉCHETTE dit : Ici, au jeu de cartes, on dit qu'on a "fait capot" quand on n'a fait aucune levée ; ce n'est pas cela du tout. "Faire capot," c'est, au contraire, faire toutes les levées. Au whist cela s'appelle "chelem."

NOTA : Ici, comme en France, un joueur est "capot" lorsque, à la fin du jeu, il n'a fait aucune levée. Il "fait capot" lorsqu'il fait toutes les levées. On dit aussi *Faire pic et capot*, ce qui signifie battre complètement. Au *piquet*, qui commence à se jouer couramment dans nos boudoirs canadiens, le *capot* est le coup qui rend l'adversaire capot.

En été, on dirait mieux *ramasser une veste*. C'est peut-être moins compréhensible aux Canayens, mais c'est plus léger qu'un "capot," *any-way*....

FRÉCHETTE dit : Je ne connais pas ce que c'est que le "two-steps."

NOTA : M. Fréchette se décide à avouer qu'il existe certaines choses qu'il ne connaît pas. Nous nous empressons donc de compléter son instruction en lui apprenant que le "two-steps" est *la polka à deux temps*.

EST-CE POUR RIRE ?

EMPARONS-NOUS DU SOL !

Il y a, bien-aimé et bien-aimable lecteur, des gens qui ne doutent de rien. Je le prouverai, et de suite.

Un journal de Saint-Paul annonçait, tantôt, de la façon la plus sérieuse, que les Fénéniens du Minnesota sont en train de se partager le Canada.

Il y a longtemps déjà qu'ils ont cette araignée-là dans le coco : il faut que ça se fasse.

Ils (les Fénéniens susmentionnés) se sont donc réunis, dernièrement, afin de bâcler l'affaire et aviser aux moyens à prendre pour soustraire le Dominion à la barbarie qui le menace s'il persévère dans la voie actuelle.

Ces messieurs ont d'abord élu, sans aucun doute, un président, un secrétaire, des directeurs, un lampiste et autres dignitaires, choisi un nom social que l'histoire ne manquera pas d'apprendre par cœur et que j'ignore, puis souscrit chacun trente sous pour permettre au secrétaire d'acheter un crayon de plomb et trois feuilles de *foolscap*, et, après que chacun eut fait son "pedigree," les braves gens sont entrés dans le vif.

Ils ont rappelé, en termes sans doute émus, la tripotée radicale que les anciens Fénéniens, procréateurs des Fénéniens réunis, ont reçue, en 1812, des Canadiens, et signalé l'imprudence qu'ils ont commise en allant se fourrer devant des fusils chargés pour de vrai. Puis le président du club ou un autre de même farine a dit, toujours sans doute, qu'il était beaucoup plus simple d'agir "en douceur," et que, en attendant que le Canada tombe tout rôti dans le bec des Fénéniens, ceux-ci pouvaient toujours commencer par élire les administrateurs futurs des différentes provinces canadiennes.

L'idée était trop nouvelle pour ne pas satisfaire surabondamment le besoin d'imprévu qui sommeille, avec le cochon classique, au fond du cœur humain, et cette proposition fut saluée par des applaudissements frénétiques.

Un morceau du plafond de la salle, où discutait l'assemblée, s'émut lui-même de l'émotion de l'auditoire et, incapable de se contenir davantage, se laissa choir sur la casquette du trésorier.

Des hurrahs, prononcés en anglais, firent trembler les vitres. On agita les mouchoirs de poche en signe d'allégresse, et ceux qui n'avaient pas de mouchoir—une cinquantaine—agitèrent leur chapeau.

Puis on procéda.

Les noms des candidats furent immobilisés sur des rognures de papier provenant d'un sac dans lequel l'un des directeurs avait emporté un sandwich, et enfouis dans le mystère d'un gobelet que la curiosité avait attiré en ces lieux. Après de longs débats, où chacun faisait valoir ses aptitudes, on désigna le plus innocent des membres pour procéder au tirage.

Mes renseignements, par infortune, ne sont point assez complets pour me permettre de donner aux lecteurs des DÉBATS la liste entière des élus.

Qu'ils sachent seulement, pour aujourd'hui, que M. Fenigan, de Saint-Paul ou des environs, a été nommé par anticipation, gouverneur de la province d'Ontario, et M. Oles, procureur-général, pour la même province.

Les autres se sont vu octroyer successivement les différents postes administratifs que comporte un gouvernement respectable autant que responsable, et, après s'être vu bombarder maire de Montréal, préfet de Saint-Vincent de Paul, vérificateur des whiskys, directeur des douanes, contrôleur de la banque Ville-Marie, gardien des abattoirs du Mile-End, ou surintendant de l'aqueduc, chacun s'en fut se coucher.

Il ne reste plus qu'à prendre le Canada.

Le sourire, tout au moins forcé avec lequel, lecteur, vous accueillez cette nouvelle, me démontre que vous n'ajoutez qu'une foi mitigée de scepticisme à mes paroles, et cette exhibition de vos genoux m'oblige à vous mettre sous les yeux le document qui vous doit enfin convaincre.

Je prends donc de ma gauche—je suis gaucher—les ciseaux qu'un journaliste un tant soit peu journaliste ne doit jamais laisser se rubéfier de rouille, et je découpe, dans le *Mail and Empire* du 22 janvier dernier, l'entrefilet suivant.

Et parce que votre scepticisme m'autorise à me départir de la bienveillance qui me caractérise, je vais vous laisser le soin de traduire vous-même, en vous souhaitant, *in petto*, de rencontrer sur votre chemin, des mots qui vous obligeront à piocher dans votre dictionnaire ou dans la tête de votre voisin :

"According to a St. Paul paper, certain Fenian statesmen in Minnesota have met in solemn assembly, and have decided upon their policy with regard to Canada. Happily enough, they have begun by naming office-holders. Mr. Finnegan is to be the Governor of Ontario. Mr. Oles, is to be Attorney-General of Ontario; Mr. Somebody-Else is to be Minister of Police; and so on. All the nice positions are allotted, and it looks as if the Minnesota Fenians were out for a good thing. It seems to be a really excellent idea, that of having the offices all given out before anything further is done....."

Et je vous laisse à vos méditations.

Gaston.

N^o 13.—LA BONNE ADRESSE.—Pour guérir vite les affections de la gorge et des poumons, il n'y a que le BAUME RHUMAL.

LES VALISES DIPLOMATIQUES

Le *Matin*, de Paris, publie les renseignements suivants que nos journaux canadiens-français n'ont pas reproduits :

"On fait tout ce qu'il faut pour que la guerre de MM. Chamberlain, Rhodes and Co. devienne une question internationale de la plus haute gravité. Les valises diplomatiques provenant des consuls de n'importe quelle puissance et expédiées de l'Afrique du Sud, soit par voie du Cap, soit par celle de Lourenço-Marques, sont ouvertes et soumises à l'inspection du cabinet noir anglais. Les sceaux sont rompus et remplacés avec une très remarquable dextérité.

"Il y a là violation flagrante du droit des gens que nous signalons aux gouvernements intéressés, y compris le nôtre. Le secret des communications diplomatiques est chose sacrée, garantie par le respect mutuel des puissances, sauf bien entendu lorsqu'il s'agit de dépêches chiffrées, parce qu'alors la science cryptographique se donne libre carrière sur des textes qu'on peut se procurer sans briser des sceaux ou forcer des serrures.

"Notre source d'informations est tellement certaine que toute négation est inutile. Certaines valises diplomatiques, que nous pourrions désigner si nous n'avions aussi un secret professionnel, ont été inspectées par les agents anglais, et le contenu en a été modifié.

"L'injure aux Etats neutres est flagrante. C'est un exemple d'attentat public qui est, croyons-nous, sans précédent. La peur que la vérité soit connue, même après un mois de retard, peut expliquer le fait, mais non l'excuser."

AVIS public est par les présentes, donné qu'un projet de loi sera présenté à la prochaine session du Parlement du Canada, à l'effet d'incorporer une congrégation religieuse.

La dite corporation devant être appelée "LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR."

Les personnes devant être incorporées sont :

Le révérend Alphonse Lemieux, le révérend Edouard Strubb, le révérend Louis Savard, le révérend Edmond Flynn, et le révérend Pierre Vermeiron et tous autres qui, plus tard, deviendront membres de la corporation, soumis aux règlements de la dite corporation.

La dite corporation ayant pouvoir de succession perpétuelle, un sceau commun pouvant être changé à volonté ; la dite corporation ayant aussi le pouvoir de comparaître devant les cours de justice ; la dite corporation ayant aussi le pouvoir d'acquiescer, de posséder, accepter et acquiescer par tout titre légal les propriétés mobilières et immobilières, et de vendre, aliéner, hypothéquer, assigner, louer ou échanger, ou disposer de toute autre façon de ses biens mobiliers ou immobiliers, pour le plus grand bien de la Congrégation.

Le siège social de la dite corporation, sera dans la ville et district de Montréal.

Les objectifs de la corporation seront les suivants :

- 1^o Le maintien de la piété publique.
- 2^o L'instruction religieuse du peuple et spécialement celle des pauvres et des abandonnés, principalement en organisant des missions dans les villes, les cités, les villages et les paroisses.
- 3^o Prendre soin temporairement des petites Congrégations qui ne peuvent subsister aux besoins d'un prêtre.
- 4^o Donner l'éducation morale principalement aux pauvres et aux enfants orphelins.
- 5^o Aider les missions dans la limite de leurs devoirs.
- 6^o Le maintien des cimetières publics attenants aux édifices affectés à la piété publique, et la construction et l'entretien des édifices sous leur garde, pour les besoins relatifs du public.
- 7^o Donner aide et assistance à l'immigration.
- 8^o Et toute œuvre dépendante des présentes, et toute autre œuvre reliée de quelque façon aux œuvres ci-haut mentionnées.

QUINN, MORRISON et LYNCH,
Avocats des requérants.

Montréal, 25 janvier 1900.

EN PAYS INCONNU



JOHN BULL. — Ce qu'on fait maganer son butin dans c'pays icite !

POLITIQUE ETRANGERE

Tandis que le colosse britannique dont les pieds d'argile sont en train de s'effriter sous les balles des Boers, chancelle, étend les bras et cherche à se raccrocher à l'Allemagne qui lui tourne le dos, à l'Amérique qui le repousse avec dégoût, les nobles lords qui gouvernent l'Angleterre et tiennent entre leurs mains aristocratiques les destinées de ce malheureux pays, semblent pour qu'ils considèrent à distance, comme frappés de folie. Cet optimisme injustifiable dont ils font montre à l'heure où s'écroule l'honneur et la puissance britanniques révèle chez eux un état d'esprit complètement déséquilibré. Ils n'ont plus ni sens moral, ni même la simple notion des choses.

Enchérisant encore sur le discours du trône, les leaders de tous les partis s'accordent à déclarer que la prospérité de l'Angleterre n'a jamais été plus grande, que sa puissance est plus solide que jamais, au point même de défier les forces de l'Europe coalisée. Quant à la guerre du Transvaal, c'est au nom de la justice et de la liberté qu'elle est faite. Ce sont les Boers qui ont commencé. Kruger est un bandit, et Chamberlain un honnête homme. C'est prochainement, à Prétoria, que le général Roberts décidera du sort des deux républiques sud-africaines. On croit rêver! Comme on le voit, l'Angleterre loin de reconnaître loyalement ses torts et accepter l'arbitrage d'une puissance neutre pour le règlement des dommages, ce qui aurait eu comme conséquence de lui conserver à peu près entière sa colonie du Cap, l'Angleterre, dis-je, aveuglée par son immense orgueil si effroyablement humilié, s'affole et court au gouffre. Aussi, avant six mois, la république fédérative du sud-africain sera-t-elle fondée, et ce jour-là, on verra à Prétoria les ambassadeurs de toutes les puissances du monde civilisé apporter au président Kruger les félicitations les plus sincères de leur gouvernement respectif. En attendant ce grand jour, les puissances d'Europe ne perdent pas leur temps. L'Allemagne, après avoir forcé l'Angleterre à reconnaître aux Boers la qualité de belligérants, a mis la main sur Samoa. La Russie, à son tour mise en appétit, vient de s'emparer, grâce à un prêt de 22,000,000 de roubles, du contrôle politique et financier de la Perse. Outre que l'influence britannique se trouve ainsi annihilée dans cet immense empire, la Russie se rend du même coup maîtresse de la navigation dans le golfe Persique. Quant à l'Afghanistan, elle aura tôt fait de l'envahir, grâce à ses nouveaux alliés. Seule, la France n'a encore rien dit. On connaît cependant ses sentiments anglophobes. Elle ne s'en cache pas, et si elle se tait, c'est pour ne pas nuire à son exposition de 1900. Mais sitôt les derniers lampions éteints elle agira, soyez-en sûrs. Elle commencera par agrandir considérablement ses possessions en Chine, puis elle élèvera en face de Gibraltar quelque part du côté de Tanger, au Maroc, une forteresse pour commander le détroit. Ensuite, son programme tout indiqué est de revendiquer en Egypte les territoires qui lui ont appartenu jadis. C'est ainsi que la France se paiera de Fashoda, capital et intérêts largement compris. En prévision de ces événements, elle vote un milliard pour augmenter sa flotte, et elle fortifie Madagascar de façon à rendre cette île imprenable.

Au milieu des ténèbres opaques striées de foudre qui couvrent le ciel britannique, il y a cependant au-dessus de l'Irlande un petit coin d'azur au travers duquel filtre un rayon d'espérance. Et la malheureuse Erin, ranimée par sa bienfaisante influence, s'apprête à tenter un effort suprême pour reconquérir sa liberté perdue. Que Dieu sauve l'Irlande et protège Harrington!

Avant de terminer cette chronique, et bien que ce que j'ai à dire sorte du cadre qui m'est tracé, je crois de mon devoir de signaler un péril redoutable qui menace le Canada. Je veux parler de l'impérialisme. Si nos journaux n'étaient pas vendus aux Anglais, déjà un cri d'alarme aurait retenti dans la presse; mais rien que le plus perfide silence. Voici les faits: Depuis les terribles revers essuyés par elle dans l'Afrique du Sud, l'Angleterre a conscience de sa faiblesse. Elle cherche, et c'est logique, à enrôler sous sa bannière toutes les forces de ses colonies. Le mot *impérialisme* adroitement placé dans le discours du trône, et comme dissimulé au milieu des phrases les plus élogieuses à l'adresse des colons, est repris par les chefs de partis politiques. On lui a fait traverser l'Océan et nos députés, obéissants aux ordres reçus d'en haut, sont en train de chercher à l'acclimater au Canada.

Déjà M. Tarte qui, pour la désinvolture avec laquelle il exécute les volte-faces les plus audacieuses, pourrait rendre des points à un clown du cirque, déclare emphatiquement à Toronto, le 30 janvier, qu'il est question de la formation d'un conseil impérial à Westminster et qu'il espérait voir sir Laurier représenter le Canada à côté du premier ministre d'Angleterre et des hommes d'Etat des autres parties de l'Empire (c'est dans le même discours que Tarte s'est déclaré partisan de l'envoi d'un second contingent en Afrique). Pas de doute que le projet de Fédération Impériale, s'il était proposé aujourd'hui aux chambres d'Ottawa, ne soit voté haut la main, grâce à l'écœurante servilité de nos députés et de nos ministres canadiens-français. Mais ce pacte odieux qui nous enchaînera à l'Angleterre, nous liant à sa politique défensive et offensive, nous forçant à lui payer chaque année l'impôt du sang, il sera l'œuvre de demain. Lord Berresford, qui est bien renseigné, l'a affirmé à ses collègues. Qu'arrivera-t-il ensuite? L'expérience est faite, qu'une armée n'est bonne que si elle est nombreuse et bien aguerrie, or le service obligatoire seul peut donner ce résultat. L'Angleterre le sait et est bien résolue à l'établir dans son empire. — Au lendemain donc de notre entrée dans la fédération impériale, on viendra prendre nos enfants pour les envoyer pendant cinq ans ou dix ans servir de cible aux balles des ennemis des Anglais. Et Dieu sait s'ils en ont!

Ceux des nôtres que la mort aura épargné et qui pourront rentrer au pays, pas trop estropiés, seront quand même perdus pour nous. Sous l'influence délétère de la vie des camps, ils ne trouveront plus de charme au foyer familial. La vie simple et calme des champs leur paraîtra écœurante à côté de celle, si agitée, de soldat. Ils ne voudront plus reprendre la charrue, et l'agriculture, la principale source de nos richesses, périra. — Il faudra faire aussi entrer en ligne de compte de la ruine de notre pays l'exode des Canadiens-français qui, ne voulant pas servir, eux et leurs enfants, de chair à canon pour le plus grand bénéfice des spéculateurs véreux de la cité de Londres, émigreront en masse aux Etats-Unis. Voilà ce qui arrivera certainement demain, si nous ne réagissons pas énergiquement, et de suite.

C'est égal, si ce malheur arrivait, ce serait L. O. David qui serait content! Son ami Wilfrid serait Lord et nous..... nous serions soldats.

Puisque le nom de L. O. David vient de se trouver sous ma plume, je terminerai mon article par une petite fable que je dédie à l'auteur du manifeste: "Soyons soldats!"

SONGE ET MENSONGE

Il faisait ce jour-là plus chaud qu'à l'ordinaire; David, dans son bureau, dormait profondément. Il rêvait qu'il était, lui, l'homme débonnaire, Le commandant en chef du premier contingent.

Il était à Spion Kop, et des Boers en déroute Il s'était à lui seul emparé de leur fort, Et semant devant lui le carnage et la mort, Aux Anglais il ouvrait, de Ladysmith la route.

Moralité

Il n'est pire O qu'L. O. qui dort.

Emile Cardin.

A LIRE.—En notre supplément, les dépêches de la guerre, le compte-rendu des événements sportifs d'hier et les faits-divers.

CADEAUX PRINCIPERS

Il ne faut pas que les soldats anglais sans canne aillent.

Le chevaleresque héritier du trône d'Angleterre, le prince de Gales, vient de prouver une fois de plus sa sollicitude pour les soldats qui vont se faire tuer pour lui. Le *Journal*, de jeudi, nous apprend qu'il vient d'expédier au Cap un lot de vieilles cannes qu'il avait religieusement collectionnées dans ses expéditions sur les boulevards de Paris et ailleurs. Elles serviront aux soldats blessés.

Bravo! Voilà qui va créer de l'enthousiasme. Quel est le soldat qui ne voudrait perdre une jambe pour avoir l'honneur de s'appuyer sur une canne de prince?

Nous suggérons humblement à Son Altesse d'envoyer aussi tous ses vieux parapluies. Il pleut beaucoup au Transvaal à cette époque de l'année.

Après les vieux parapluies viendront les vieilles culottes, les vieux souliers et les vieux chapeaux. Nul doute que ces dons princiers ne soient reçus avec la plus vive reconnaissance.

PETITES ANNONCES:

Deux lignes 25 sous.

RAVIOLI. — Le dimanche, chez Roncari, 15, rue Saint-Laurent, un régal à l'italienne, gnocchi, ravioli, spaghetti, civet de chevreuil, salmis de lièvre, fromage, café, fruits, 25 sous. Mentionnez LES DÉBATS et vous serez bien servis.

MARCHANDS. — Les marchands de journaux qui n'ont pas encore reçu la visite de nos agents sont priés de nous envoyer leur commande par téléphone.

FELIX. — Reçu bonne lettre. T'amie, ROSA.

DE L'ARGENT! — Des agents intelligents et dégoûtés trouveront de quoi s'exercer en s'adressant aux DÉBATS.

ROMEO. — Rendez-moi le service de demander à MM. Laprés et Lavergne de m'envoyer une photographie du magnifique tournoi d'hier sur la glace des M. A. A. A. Je veux conserver le souvenir de cet événement où je vous ai connu. ALICE.

G. C. — Merci bonbons. M. L.

UNE JEUNE VEUVE. — 22 ans, jolie et peu sérieuse, demande à se débarrasser de la tutelle d'un oncle acariâtre et, pour changer de protectorat accepterait les conditions les moins dorées. Ecrire, L. (veuve), LES DÉBATS.

PERDU. — Square Viger, une jarretière mauve avec boucle d'or portant gravé, "Do not touch." Permission est accordée d'y toucher pour le rapporter à Mme D. 29. LES DÉBATS.

ALB. — A quand? ERNEST.

H. REYNAUD 1528, rue Sainte-Catherine, en face du journal "Les Débats"
Le Rendez-vous des gais lurons

Spécialité de la maison: le meilleur vin canadien en ville. Un verre d'une chopine pour 5 sous, 40 sous le gallon.

Liqueurs de choix; cigares importés et domestiques.

HOTEL TERRENOIRE

8-rue Mazagran-8

Bd Bonne Nouvelle, Paris

A proximité des théâtres, des musées, etc., chambres meublées depuis \$8.00 par mois.

On fait des conditions spéciales aux Canadiens.

CLINIQUE NATIONALE

Maladies des Yeux, des Oreilles, du Nez, de la Gorge et du Larynx

492, RUE AMHERST, MONTREAL

CONSULTATIONS: De 9 à 11 a. m., Pour tout autre renseignement, de 2 à 4 p. m. et de 7 à 8 le soir, s'adresser à M. le directeur.

Teleph. Bell, Est 829

EMILE LIONAIS

ENTREPRENEUR ELECTRICIEN

Spécialité de lumières et de timbres électriques. Estimés donnés pour installation électrique. Appareils fournis et posés. Les commandes sont exécutées sous le plus bref délai et au plus bas prix.

Bureau et Exposition Permanente d'Appareils, 180, rue Saint-Jacques, Chambre 1, 4ème étage. Bell Tel. Main, 3326, Montréal.

CHAUSSURES Semelles en caoutchouc \$3.50 à \$5.00

Chaussures à patiner "SPRING HEELS"

Aux raquetteurs, Souliers de chevreuils, bon marché

Patins pour hommes et femmes

Semelles et talons en caoutchouc posés sur toutes chaussures. Chaussures de couleur teinte en noir chez

A. LECOMPTE, 1527, rue Sainte-Catherine Au Magasin Rouge. Téléphone Bell, 1220, Est.

PARC SOHMER

Magnifique programme aujourd'hui à 3 hrs et 8 hrs P. M.

Admission 10 cts

PAQOT et MENTIOR

Sont les meilleurs agents intermédiaires pour les produits belges, français et allemands.

Importations de vins, conserves, champagnes etc.

Rue Saint-Jean

Les GRANULES LEMOYNE

Le meilleur tonique français, et le plus puissant reconstituant. Prescrits par les médecins les plus en renom. La formule dans chaque boîte.

La boîte de 50 Granules, 50c.

Dans toutes les pharmacies

MONUMENT NATIONAL

Soirée de Famille

Jeudi, le 8 Février, à 8 hrs p. m.

Le Maître de Forges

La pièce à grand succès de GEORGES OHNET.

Prix populaires: 25 cts 35 cts

THEATRE DES VARIETES..

Carré Chaboillez

Tous les jours y compris le dimanche. (vendredi excepté) Semaine 5 Février "Jean Bart" cette après-midi et ce soir "Le Fils de la Nuit".

Prix populaire, 10, 20, 25c. Matinées 10c.

Ce journal est imprimé au numéro 36, rue Saint-Laurent, Montréal, par ALPHONSE PELLETIER, imprimeur-éditeur.